

**DIEU,
LE JUIF
ET LE
MUSULMAN**

Marc Neiger et Michaël Privot

DIEU,
LE JUIF

CE QUE LE JUDAÏSME
ET L'ISLAM LIBRES
APPORTENT AU MONDE

ET LE
MUSULMAN

DÉBAT MENÉ PAR Philippe-Michaël Jadin

PRÉFACE DE Gabriel Ringlet

SOMMAIRE

Préface	7
Introduction	13
En guise d'apéritif...	18
<hr/>	
1. PEUT-ON CHOISIR SA RELIGION ?	21
- Une quête spirituelle	23
- L'engagement	52
- Juif ou musulman, ou inversement ?	60
<hr/>	
2. FOI OU MAUVAISE FOI ?	73
- Du rapport à la religion aujourd'hui	75
- Des récits contradictoires	84
- La parole libre	103
- Les mystiques	109
- Licite ou illicite ?	115
- La crise climatique	134
- Les caricatures	145
- Bon ou mauvais ?	165
<hr/>	
3. LES FEMMES SONT-ELLES DES HOMMES COMME LES AUTRES ?	171
- Des femmes et des lieux	173
- Des femmes et de l'Histoire	176
- Femmes rabbins, femmes imams	182
- De la justification	189
- Femmes et mères	196
- Le voile et la perruque	206
- La sexualité	221

4. ET DIEU, ALORS ?	239
- Un Dieu personnel	241
- La représentation de Dieu	244
- Le blasphème	259
- Le rôle de la prière	264
- Le destin	269
- La soumission à Dieu	274
- Enfer et paradis	280
- Les martyrs	294
- De l'âme et de la vie après la mort	301
- La musique	311
<hr/>	
5. ET LES JEUNES, DANS TOUT ÇA ?	319
- La transmission	321
- L'islamophobie et l'antisémitisme chez les jeunes	334
- L'exportation du conflit israélo-palestinien	341
- Les jeunes entre eux	346
- La relève	349
<hr/>	
6. QUELS DÉFIS POUR L'AVENIR ?	355
- Les juifs et Israël	357
- Israël et les Palestiniens	368
- Les juifs et l'antisionisme	376
- Les juifs et l'extrême droite	384
- Justes parmi les Nations	387
- Antisémitisme et islamophobie	391
- Des défis pour l'avenir	399
Bibliographie	407
Questionnaire à la manière de Proust, de Prévert et de Pivot	409
Remerciements	415

Si je ne suis pas pour moi,
qui le sera ? Si je ne suis
que pour moi, que suis-je ?
Et si ce n'est pas maintenant,
alors quand ?

Hillel l'Ancien (ou Hillel le Sage)

Si nous avons fait de vous
des peuples et des tribus, c'est en vue
de votre connaissance mutuelle.

Coran, sourate XLIX,
verset 13, trad. Jacques Berque

PRÉFACE

CINQ CENTS FLAMMES VAGABONDES

Le 18 février 2024, je perdais un ami, le père Émile Shoufani, qu'on appelait familièrement le « curé de Nazareth ». Laminé par la maladie, il mourait aussi de chagrin et se trouvait sans voix depuis le drame du 7 octobre 2023, brisé par le sort des otages israéliens et par celui des victimes civiles à Gaza.

Je n'ai jamais oublié qu'un jour, en visite à Nazareth lors de son périple en Terre sainte, l'écrivain Régis Debray voulut absolument rencontrer ce chrétien original qui n'avait cessé de jeter des ponts entre juifs et musulmans. Et pas qu'en théorie. Directeur du plus grand établissement scolaire de Nazareth (un collège chrétien accueillant un tiers d'élèves musulmans), Émile Shoufani emmenait tous les ans ses élèves en visite à Yad Vashem, le mémorial israélien érigé à Jérusalem en mémoire des victimes juives de la Shoah. De plus, il organisait très régulièrement et depuis longtemps des échanges avec le lycée Hy'ada de Jérusalem, rencontres au cours desquelles, pendant huit jours, les élèves arabes dormaient dans des familles juives et vice-versa. Car les jeunes juifs venaient aussi en séjour à Nazareth.

Régis Debray savait tout cela et, intrigué, posa à son interlocuteur cette question très directe : « Et votre identité, père Shoufani ? » Réponse de mon ami Émile : « Je suis arabe,

de culture musulmane, de religion chrétienne, de mémoire byzantine et dans un milieu juif. Je suis tout cela à la fois. Je suis l'histoire de cette région depuis trois mille ans. Je n'aime pas les identités. Je n'ai que des appartenances. Est-ce que j'ai l'air d'un homme déchiré ? »¹

C'était magnifique ! Et ce magnifique, je le retrouve dans l'intense et stimulant dialogue qui va suivre, où Marc Neiger et Michaël Privot nous offrent aussi une manière vivante d'habiter son appartenance.

À ce stade, je vous dois un aveu. Nous aurions dû dialoguer à trois. Après l'heureuse rencontre organisée au Collège Saint-François à Ixelles par Philippe-Michaël Jadin, ce livre devait être le prolongement tripartite d'un échange où le christianisme, le judaïsme et l'islam avaient réussi à proposer, je crois, le meilleur de leurs traditions respectives. Le public des élèves et des parents ne s'y était d'ailleurs pas trompé. Mais voilà : des urgences, comme il en arrive dans la vie, ne m'ont pas laissé le temps de poursuivre cette conversation si bien engagée autour des trois grandes expressions du Livre. Et quand Philippe-Michaël m'a proposé d'« au moins » (l'expression est de moi) préfacer le dialogue entre mes compagnons d'un soir, j'ai dit oui dans la joie. À vrai dire, avec le recul, c'est encore mieux ainsi ! À trois, c'eût été trop long. On allait se diriger vers un livre encyclopédique ou obliger chacun à raboter singulièrement son propos. À deux, on va vraiment plus loin. Et, croyez-moi, je suis heureux d'ouvrir simplement la porte pour accueillir cet échange qui m'a passionné et que

1 R. Debray, *Un candide en Terre sainte*, Paris, Gallimard, 2008.

vous allez découvrir. J'ose parler d'un texte rare qui saura, j'espère, je crois, vous rejoindre au plus profond.

Je pense d'abord à la qualité de l'information. J'ai rarement lu une présentation aussi vivante et stimulante du judaïsme et de l'islam avec, tout au long du parcours, une approche du Coran et de la Torah dont les auteurs parviennent à parler avec une empathie et une distance critique qui donnent crédit à leur regard, jusqu'au cœur des questions les plus délicates. Chaque thème mériterait que je m'y arrête. La question du voile, par exemple, mise en perspective à travers une analyse très fine, bien au-delà des approches caricaturales qui sont parfois proposées. Et que dire de Dieu ? Ce chapitre à lui seul vaut le déplacement. En le lisant, je pensais au théologien de Louvain, Adolphe Gesché, et à sa série d'ouvrages autour de *Dieu pour penser*². Marc Neiger et Michaël Privot racontent aussi un Dieu qui aide à penser, y compris dans les moments de traversée les plus difficiles. Une théologie que les auteurs n'enferment pas dans les nuages mais qu'ils osent convoquer dans le brûlant de l'actualité, à partir, souvent, de leur expérience personnelle. Car c'est là, surtout, qu'ils me rejoignent le plus. Pour le dire simplement, je crois que leur texte est traversé par une voix. Une voix qui n'est pas qu'au début, dans le chapitre où ils se présentent, mais que j'entends tout au long du dialogue, chaleureuse, fraternelle, teintée d'humanisme aussi, et capable de distance dans l'appartenance. À ce propos, je n'ai jamais oublié une conversation particulièrement attachante avec le sénateur socialiste Roger Lallemand. Nous parlions de nos positions éthiques et de nos engagements réci-

2 A. Gesché, *Dieu pour penser*, Paris, Cerf, 1993-2003.

proques, lui dans son parti, moi dans mon Église, quand il a prononcé cette phrase qui m'éclaire encore aujourd'hui : « Être pleinement dedans, mais à l'écart. » Ce que j'entends aussi dans les propos de Marc Neiger et Michaël Privot, chacun pleinement engagé dans sa religion, mais avec assez de distance pour que cette appartenance reste ouverte et, surtout, ne pèse pas. Avec eux, dans cet esprit-là, j'ai vraiment revisité le mot « héritage ». À bien des égards, nous sommes toutes et tous des héritiers. Mais il faut permettre à l'héritier de réinventer l'héritage. Notre tentation, disait un jour l'écrivain Frédéric Boyer, c'est de conserver. Comme si « ce qui s'est écrit hier et qui nous fut transmis » n'avait pas à se réécrire aujourd'hui. Si l'héritage transmis ne produit rien, si la transmission n'ouvre pas de nouveaux chemins... alors qu'en sera-t-il de notre condition d'héritier ? En d'autres termes, « comment hériter sans posséder ? » Car il n'y a pas de transmission sans dépossession³.

Je n'oublie pas le troisième homme ! Ce livre ne serait pas là sans la passion, la conviction, la détermination d'un professeur pour qui la transmission est à la fois un art et un artisanat : Philippe-Michaël Jadin, à l'initiative d'une si heureuse rencontre. Un professeur qui, dans ses classes, en français et en religion, veille, le plus souvent possible, à partir de la vie vécue par ses élèves. Des jeunes gens et des jeunes filles de 14 et 15 ans, d'appartenances différentes, qu'il encourage à rejoindre « une foi au cœur multiple », comme disait mon titulaire de rhéto. Heureux élèves qui ont la chance d'être guidés et animés par ce professeur-là ! Mais un professeur qui s'est aussi révélé

3 F. Boyer, *La Bible, notre exil*, Paris, P.O.L., 2002.

remarquable intervieweur. Je le dis sans flatterie mais avec une admiration pour un métier que je connais bien. Dans ma vie, j'ai longuement pratiqué le journalisme et j'ai eu le bonheur de l'enseigner. Avec une satisfaction toute particulière quand j'abordais la question de l'entretien. J'avais l'habitude d'expliquer à mes étudiants que l'intervieweur doit se sentir « nombreux », que ce qu'il vit de son entretien en face à face, il doit être capable de l'offrir à un public plus large, comme si ses lecteurs étaient avec lui au moment où il pose ses questions. C'est ce que j'ai ressenti chez Philippe-Michaël Jadin : un art d'aller « chercher » Marc Neiger et Michaël Privot en leur permettant de nous offrir ce qu'ils avaient de meilleur à partager.

Mon dernier mot me ramène au tout départ, auprès de mon ami Émile Shoufani. En mai 2003, il a eu l'idée folle de rassembler, à Auschwitz-Birkenau, cinq cents jeunes, en majorité juifs et musulmans. J'avais la chance d'en être et d'accompagner une vingtaine d'étudiants de l'Université de Louvain. Sur place, pendant trois jours, en présence des derniers rescapés, nous avons visité ces terribles lieux mais surtout débattu, en petits et grands groupes, avec un seul mot d'ordre : tenter d'aller jusqu'au bout de la souffrance de l'autre. Y compris de sa souffrance d'aujourd'hui. Sans jugement. Loin de la politique. Qu'un jeune juif entre dans la souffrance d'un jeune Palestinien. Et réciproquement. Et ça s'est passé. Vraiment. Une fraternité improbable que beaucoup, à l'époque déjà, disaient « impossible ». Un miracle collectif – c'en était un ! – qui, même aujourd'hui, nous encourage à ne pas tout à fait désespérer de l'avenir.

Je vois encore, j'y suis, c'était hier, c'est maintenant, ces cinq cents jeunes autour d'Émile Shoufani. À un moment, nous

marchons lentement le long de cette voie ferrée par laquelle sont arrivés quatre cent mille juifs hongrois.

Chacune, chacun porte une bougie et tente, dans le vent, de la garder allumée.

Au micro, des voix juives et arabes se répendent.

Nommer quelques centaines de noms parmi six millions.

Nommer dans le silence.

Nommer parce que chaque nom est unique. Parce que chacun a une manière unique de le porter.

Nommer pour dire un au-delà du clan, pour rejoindre un au-delà de l'appartenance et tenter de descendre au cœur d'un abîme qui dit tous les abîmes.

Arrivés à l'embranchement, face au bunker II, là où le convoi déversait son chargement, des juifs, des musulmans, des chrétiens, des non-croyants affirment ensemble que la fraternité ne se divise pas.

Dans le silence, chacun dépose son luminaire sur le rail. Cinq cents flammes vagabondes pour une paix incertaine.

Gabriel Ringlet

ÉCRIVAIN ET THÉOLOGIEN

INTRODUCTION

Bien souvent, les religions enferment les fidèles dans des croyances simplistes. Elles me semblent créer plus d'enfermement que de libération intérieure. J'ai ressenti cela déjà très jeune : « Ce sont des mystères, il faut y croire ! C'est comme ça ! » C'était pour moi inacceptable. Pourtant, j'enseigne la religion chrétienne (catholique) à Bruxelles depuis de nombreuses années. J'essaye de mettre en évidence, notamment à partir de textes bibliques, ce qui peut parler aux élèves et les « libérer », mais j'avoue que l'automatisme des rites et de la pratique me paraît bien loin de la spiritualité censée les nourrir. Et cela me semble valoir pour toutes les religions.

Je suis né dans une famille catholique pratiquante. Très vite, vers 13 ou 14 ans, la messe dominicale a plombé mes dimanches. Par contre, ce qui m'a fait vivre et « brûler » de l'intérieur, ce sont les rencontres : avec la parole d'un curé namurois, simple et direct, avec le *Journal spirituel* d'Ignace de Loyola, avec *La puissance et la gloire* de Graham Greene. Puis, plus tard, avec un livre d'Albert Nolan, avec les ouvrages de Françoise Dolto sur la foi et les évangiles... Toutes ces ouvertures m'ont apporté énormément et libéré de la gangue étouffante des discours religieux.

« Les femmes ne peuvent pas diriger la prière. » « Adam et Ève sont les premiers humains. » Ces remarques, entendues de la bouche de certains de mes élèves, m'ont interpellé. Ce besoin de s'accrocher à des croyances. Cette réflexion minimaliste. Cette simplification rassurante... Lorsque, récemment, je leur ai demandé ce qui était le plus important dans leur vie, 90 %

des élèves, âgés de 14 et 15 ans et d'origines culturelles variées, ont répondu : leur religion. Toutes religions confondues. Les 10 % restants ont déclaré qu'ils n'avaient pas de religion, mais qu'un jour, peut-être, ils y viendraient ! J'ai été stupéfait. Bien sûr, j'aurais pu me réjouir que des adolescents considèrent la religion comme importante... J'aurais pu aussi me dire qu'ils voulaient se faire bien voir de moi... Mais j'ai dû me rendre à l'évidence : ils étaient sincères, comme si leur réponse ne méritait pas d'être questionnée. Et là, j'ai senti l'inquiétude monter. Et leurs amis ? Leurs hobbies ? Leurs projets ? Pourquoi tant se limiter ? Quelques années plus tôt, jamais autant d'élèves n'auraient placé la religion en tête de leur hit-parade personnel. De quoi cela est-il le symptôme ?

On ne peut que constater aujourd'hui un communautarisme grandissant, une augmentation des regroupements identitaires à tous les niveaux : religion, sexe, genre, origine, nationalité... C'est peut-être, sans doute, une étape nécessaire dans la progression vers la reconnaissance des minorités, mais cela fait craindre une disparition progressive de l'universalisme et un enfermement, qui nécessairement limite le dialogue. On le sait, les réseaux sociaux, Internet et, à présent, l'IA, avec leurs algorithmes, renforcent le repli identitaire et évacuent toute possibilité de dialogue constructif. La réflexion complexe et nuancée perd sa place au profit des *likes* et d'une pensée manichéenne.

À une époque où juifs et musulmans sont caricaturés, simplifiés, réduits à une trop simple expression, il m'a semblé utile de faire dialoguer des porte-parole de ces religions. Bien sûr, il était hors de question d'inviter à ce dialogue des représentants arc-boutés sur leurs croyances, avec lesquels les

échanges n'auraient été que de façade. Marc Neiger, rabbin de la synagogue Beth Hillel, et Michaël Privot, islamologue et théologien musulman, sont tous deux des pratiquants libéraux, ouverts sur la société et sur d'autres façons de penser. Travailler avec eux a été une expérience inoubliable. Toutes les questions ont pu être posées. Aucun tabou n'a limité leur parole.

Nous nous sommes réunis à plusieurs reprises afin de travailler sur différents thèmes concernant le vivre-ensemble, avec pour fil conducteur cette interrogation : la religion est-elle un chemin de liberté ou un moyen d'oppression ? D'autres questions ont suivi : qu'est-ce que les religions peuvent apporter à la société ? Quelles sont leurs limites ? Permettent-elles de s'émanciper ? Font-elles place à la critique et à la remise en question ? Comment sortir d'une pensée prémâchée trop répandue ? Qu'en est-il de la place des femmes et des genres ? Les religions évitent-elles systématiquement la complexité de la pensée ? Acceptent-elles les évolutions et les réinterprétations de leur message ?

Gabriel Ringlet, prêtre belge et théologien catholique, ouvert sur le monde et sur la laïcité, signe la préface de ce livre. Il a participé avec Marc Neiger et Michaël Privot à un débat que j'ai organisé en 2024 dans l'école où j'enseigne, ainsi qu'il le rappelle. À l'issue de ce débat, plusieurs élèves sont venus me trouver, ravis de cette rencontre, ayant apprécié le dialogue positif des trois participants, leur façon de parler de la religion avec humour, avec ouverture. J'ai senti chez certains le besoin de mieux comprendre les notions de croyance et de religion.

Ce livre s'attache à déconstruire les messages simplifiés qui se veulent trop souvent la vitrine du judaïsme et de l'islam, à rendre accessible une analyse plus complexe, et cela,

afin d'en montrer toutes les richesses. Il fait donc le pari de la réflexion ouverte et constructive. Nous avons voulu allier la complexité du sujet à une certaine légèreté dans les échanges. Nous croyons fermement qu'il n'y a d'issue possible pour les religions et la vie en société que dans le dialogue bienveillant et la sortie de tout simplisme.

Philippe-Michaël Jadin

PROFESSEUR AU COLLÈGE SAINT-FRANÇOIS
À BRUXELLES



Dans les entretiens qui suivent, nous parlons des courants libéraux à l'intérieur des religions.

Il ne faut pas confondre ce terme « libéral » avec le libéralisme politique. Lorsque nous parlons de « courants libéraux », nous entendons par là des courants ouverts sur le monde, en dialogue avec d'autres façons de penser et en constante remise en question.

Nous avons fait le choix, par facilité et souci de cohérence, de toujours écrire le mot « juif » avec une minuscule, même quand il désigne le « peuple », puisque la majeure partie du temps, nous l'utilisons pour parler de la « personne qui appartient à la religion juive ».

LES INTERVENANTS :

- Philippe-Michaël Jadin : **P.M.J.**
 - Marc Neiger : **M.N.**
 - Michaël Privot : **M.P.**
-

EN GUISE D'APÉRITIF...

« Nasr Eddine s'est rendu à la prière du soir avec beaucoup d'autres fidèles, mais le sermon est interminable et le sommeil le gagne. Ses ronflements sonores emplissent bientôt l'édifice.

— Nasr Eddine ! Mécréant que tu es ! finit par exploser l'imam. Tu n'as pas honte de dormir quand on parle d'Allah ?

— Hein ? Quoi ? fait le Hodja, réveillé en sursaut.

— Je te dis que c'est une honte et, en plus, tu ronfles !

— Oui, c'est vrai, je ronfle, réplique Nasr Eddine, maintenant en possession de tous ses esprits, mais c'est ce que j'ai trouvé de mieux pour tenir les autres en éveil. »

Anonyme, Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddine Hodja,
Paris, Phébus Libretto, 2002, p. 463.

« Deux juifs prient côte à côte à la synagogue. Si l'on s'approche un peu, on peut entendre l'un des deux :

— Seigneur, Maître du Monde, Créateur de l'Univers, Toi à qui tout appartient, je T'en prie, je T'en supplie, accorde-moi de faire cette année un million de bénéfices. Qu'est-ce que c'est pour Toi un million ? Une goutte d'eau dans la mer ? Un grain de sable dans le désert ? Une étoile de plus dans le ciel ? Dieu, je T'en prie !

Mais la voix de l'autre murmure obstinément à côté de lui :

— Mon Dieu, je T'en supplie, fais-moi cadeau de... cinq francs... pour m'acheter un sandwich. Tu sais combien je Te suis fidèle, je prie chaque jour trois fois, je T'en prie, mon Dieu, cinq francs seulement !

Alors son voisin se tourne vers lui, sort une pièce de sa poche et la lui donne :

— Tiens, les voilà, tes cinq francs, va t'acheter ton sandwich et tais-toi, laisse le bon Dieu s'occuper des choses sérieuses ! »

Marc-Alain Ouaknin et Dory Rotnemer, *La bible de l'humour juif*, tome 1, Paris, J'ai lu, 1997, p. 54.

01.

**PEUT-ON CHOISIR
SA RELIGION ?**

UNE QUÊTE SPIRITUELLE

P.M.J. Marc, tu es le rabbin de la CILB, la Communauté israélite libérale de Belgique, à la synagogue Beth Hillel, à Bruxelles. Peux-tu nous parler du milieu familial dans lequel tu as grandi, notamment du point de vue religieux ? La religion était-elle très présente dans ta famille ?

M.N. Je viens d'une famille très peu pratiquante, mais pour laquelle l'identité juive était importante. Tous mes grands-parents étaient français, mais un seul est né en France, les autres venaient de Bulgarie, d'Égypte et de Palestine, qui faisait alors partie de l'Empire ottoman. Mes parents sont tous les deux nés avant la guerre, ma mère à Paris, mon père en Palestine, mais sa famille a quitté le pays après le pogrom de Hébron⁴ en 1929 pour se réfugier en France. Je suis né en 1966 et ai grandi à Paris. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père étaient pharmaciens. J'ai eu la chance, toute proportion gardée, que ma famille soit moins impactée par la Shoah que beaucoup de familles de gens de ma génération. Pour des raisons différentes, les familles de mes parents ont en grande partie réussi à échapper aux persécutions nazies. C'est néanmoins resté un traumatisme très profond, pour mes parents comme pour moi, chacun à sa façon.

Malgré ce traumatisme, le judaïsme, chez moi, ne se définissait pas par rapport à cela. Même si nous n'étions pas prati-

4 Dans la nuit du 24 août 1929, des Arabes attaquent les juifs de la ville de Hébron et font soixante-sept morts. Ce pogrom, qui se déroule dans un contexte de dégradation des relations entre les juifs et les Arabes et d'émeutes en opposition à la présence des juifs dans la région, fait suite à la rumeur selon laquelle ceux-ci tenteraient de conquérir les lieux saints de Jérusalem.

quants, notre identité juive se définissait par rapport à la religion. Le mercredi ou le jeudi, j'allais à l'école du « Talmud Torah », à savoir l'instruction religieuse, et j'ai toujours fait partie d'une communauté libérale, ce qui est un élément très important. C'est un peu plus habituel aujourd'hui, mais il n'y a pas encore beaucoup de juifs « *made in judaïsme libéral* » dans ma génération ! Ceci pour dire quel est mon judaïsme de référence, parce que c'est celui auquel on connecte ses expériences d'enfance, comme une madeleine de Proust. Pour moi, le judaïsme libéral (à l'époque, la seule synagogue libérale en France était celle de l'Union libérale israélite de France à la rue Copernic à Paris) était donc « le judaïsme ». Ce judaïsme m'a permis d'équilibrer ma vie par rapport à l'aspect laïque, social. Dans mon expérience personnelle, il n'y a jamais eu de conflit entre la science et la religion, ou entre la religion et la laïcité. Ça a été toujours été intégré : c'est la position du judaïsme libéral, et c'est celle qui m'a été proposée dès le départ.

Dans ma famille, on faisait très peu de choses en termes de pratique religieuse. Mes parents et mes grands-parents ont toujours fêté Pessah⁵, beaucoup plus que Yom Kippour⁶. Je dirais, un peu rapidement, qu'il y a les « juifs de Kippour » et les « juifs de Pessah ». Il y a ceux qui préfèrent manger et ceux qui préfèrent ne pas manger (*rires*). Je pense aussi qu'il y a une question d'attitude : le juif de Kippour, c'est celui qui

5 La Pâque juive, où l'on célèbre l'épisode biblique de la sortie des Hébreux d'Égypte, notamment par le *séder*, un repas rituel.

6 Yom Kippour est la fête de l'expiation, souvent appelée Jour du Grand Pardon. Pendant cette période, les juifs sont appelés à réparer les fautes commises durant l'année écoulée pour obtenir le pardon tout en étant prêts eux-mêmes à l'accorder aux autres. Cette démarche concerne aussi, mais pas uniquement, les fautes commises envers soi-même et envers Dieu. On pratique notamment le jeûne au cours de cette journée.

regrette quelque chose, qui cherche l'inspiration en regardant en arrière, alors que celui de Pessaḥ, c'est celui qui pense qu'il a quelque chose à faire, qu'il faut qu'il aille voir plus loin. Ce sont deux attitudes religieuses différentes.

P.M.J. As-tu néanmoins, dans ta jeunesse, été confronté à d'autres formes de judaïsme que l'approche libérale ?

M.N. Un peu, parce que j'avais quelques copains plus traditionalistes. En tout cas, du point de vue de ma famille, marquer *chabbat*⁷ toutes les semaines semblait déjà très observant ! Pendant les quatre ou cinq ans où j'ai fréquenté le Talmud Torah en vue de la préparation de la *bar mitzvah*⁸, puis un peu encore quand ça a été le tour de mon frère, nous célébrions l'une ou l'autre fête, mais en dehors de cela, notre pratique religieuse restait très limitée. Par contre, il était clair que nous devions appartenir à une communauté, à une synagogue ; c'était pour nous l'élément définissant l'identité juive.

P.M.J. Toi-même, lorsque tu étais jeune, as-tu nourri un intérêt pour la religion, as-tu cherché ce qui te correspondait ?

M.N. Non, pas du tout. C'est arrivé beaucoup plus tard. Lorsque j'étais jeune, j'avais beaucoup de copains juifs, je ne sais pas très bien pourquoi. Dans ma classe, certaines années, près de la moitié des élèves étaient juifs, ce qui était complètement hors-norme d'un point de vue démographique, mais

7 Jour de repos hebdomadaire, qui correspond au septième jour de la Création, celui où Dieu s'est reposé, selon la Bible. Le *chabbat* commence le vendredi soir et se termine le samedi soir.

8 Cérémonie qui marque la maturité religieuse (13 ans pour les garçons, 12 ans pour les filles dans le monde orthodoxe, 13 ans pour tous dans les communautés libérales).